

Le transfert vers les camps – Récit de Gaston Marceteau

Transfert de la prison de Poitiers vers Compiègne

Vers le 15 janvier 1944 avec environ 300 à 400 autres détenus à la Pierre Levée je suis déplacé vers Compiègne au camp de Royallieu. Ce camp était la plaque tournante où étaient rassemblés les détenus, en principe non raciaux, avant leur transfert en Allemagne. Un camp identique rassemblait les juifs à Drancy, avant leur transfert vers les camps d'extermination.

J'ai alors éprouvé, comme d'ailleurs l'ensemble de mes camarades un curieux sentiment de « liberté » estimant avoir échappé au « châtement suprême ».

L'internement dans ce camp de Compiègne fut pour moi un immense soulagement, ignorant, bien sûr, que je franchissais l'étape ultime vers l'univers concentrationnaire. Il me semblait que nous échappions à l'exécution, et nous éprouvions une relative liberté : circulation à l'air libre, contact avec des camarades, nourriture convenable...Pour ma part, épuisé par 4 mois d'un très dur régime, je pensais pouvoir reprendre des forces, mais ce fut un séjour de très courte durée (1 semaine).

Le 22 janvier 44 nous sommes (1 100 environ d'entre nous) embarqués pour une destination inconnue, à partir de la gare de Compiègne, enfermés dans des wagons d'un train de marchandises, hermétiquement fermé. nous étions 100 par wagon, parfois plus dans certains wagons.. Ce voyage a duré 3 jours et 2 nuits. Un épouvantable voyage. Le train va s'arrêter à Buchenwald.

De Compiègne à Buchenwald – Le transfert

Le 22 janvier 44 à Compiègne soit environ une semaine de séjour au camp de Royal Lieu, nous apprenons notre départ pour une destination inconnue en Allemagne...mais où ?

6h du matin, rassemblement sur la place d'appel. Nous sommes 1 200 environ. En rang par 5, nous nous dirigeons vers la gare de Compiègne. La ville est déserte nous devinons des ombres derrière les volets...puis nous nous trouvons devant un train composé de plusieurs wagons de marchandises. Les soldats nous intiment l'ordre de monter dans les wagons. Nous sommes comptés...100 par wagon.

Dans les wagons

Nous sommes hermétiquement enfermés dans ce wagon – au milieu se trouve un tonneau qui doit servir de « fosse d'aisance mobile » (tinette)

Embarqués ainsi vers 9h du matin le train quitte Compiègne vers 12h. la température est bientôt devenue insupportable.

La soif se fait sentir, des discussions se développent. Il s'agit plutôt de disputes et des coups sont échangés. Nous ne pouvons être tous assis, d'aucuns s'effondrent sur le voisin. On va essayer d'approcher au plus près d'une mince ouverture pour pouvoir mieux respirer, mais c'est impossible, personne ne veut céder sa place. Les plaintes de viennent de plus en plus fortes, on se piétine, les cris redoublent, puis l'asphyxie gagne...et fait lentement son œuvre.

Nous notons à travers les quelques interstices du wagon un arrêt à Soissons puis à Reims.

Le train roule toujours...

Il fait nuit, tout à coup le train s'arrête, on entend des coups de feu dehors puis des cris, des vociférations, des pas précipités ...On comprend qu'il s'agit d'évasion. On saura plus tard que dans le

wagon voisin des camarades ont réussi à déclouer quelques planches – Quelques-uns se sont élancés sur la voie.

Gestes aperçus par la sentinelle...Alarme...Les fuyards ont-ils été rejoints ? Nous n'en saurons rien !

Ceux restés dans le wagon sont déjà pris à partie par les gardiens. Ils devront se dévêtir...ils resteront nus pour le reste du voyage.

La faim, mais surtout la soif, deviennent de plus en plus insupportables, l'asphyxie gagne.

Puis le train s'arrête, au petit matin, nous sommes en Allemagne, à la gare de Trêves. La porte du wagon s'ouvre, nous ressentons le froid. Le sol est recouvert de neige, nous recevons un ordre bref.

En file indienne, nous nous dirigeons vers une immense marmite. Un soldat retire dans une écuelle une « soupe » bouillante. A tour de rôle, il nous fait ingurgiter une espèce de bouillie d'orge, il faut faire vite pour absorber la ration, nous ajoutons une poignée de neige pour la refroidir. Je n'ai pas le goût de continuer après la première cuillerée.

Mais il faut très vite rejoindre notre wagon pour que la distribution continue au bénéfice de ceux des autres voitures.

C'est alors que vingt compagnons du wagon des évadés viennent grossir notre effectif, ils sont nus...nous sommes maintenant 120 ! et le lamentable voyage reprend.

On va essayer d'approcher au plus près d'une mince ouverture pour pouvoir respirer, mais c'est impossible, personne ne veut céder sa place...

Une odeur épouvantable se dégage de la tinette, qui d'ailleurs ne sert plus à rien...excréments et urines continuellement rejetés brassés par les chaos provoquent des nausées écœurantes...

L'asphyxie fait lentement son œuvre.

Ceux qui s'écroulent sont piétinés par les plus agressifs...La folie nous guette. Les plaintes, les cris jaillissent. Nous supportons ce calvaire pendant 3 jours et 2 nuits¹. Elles resteront gravées dans ma mémoire comme les moments les plus atroces de ma déportation...mais ce n'était que le début.

¹ Dans ma mémoire à moi de petite fille : jamais mon père ne pouvait voyager en train sans descendre à chaque station. Il ne remontait dans le train qu'à la dernière minute. J'avais peur que le train ne reparte sans lui. J'ai souvent demandé à ma mère pourquoi il faisait cela, et on m'a toujours donné une réponse qui était un mensonge. Pourquoi ? ne faut-il pas expliquer vraiment les choses aux enfants. J'aurais compris même si cela m'avait « traumatisée » puisque c'était sans doute cela que l'on voulait m'éviter. Au lieu de ça, j'ai pensé pendant des années que mon père était une sorte de malade mental phobique sans raison, ou qu'il faisait exprès de nous faire peur à ma mère et à moi. Les parents ont parfois de mauvais réflexes protecteurs, ils donnent des réponses qui n'en sont pas, et qui créent des rancœurs, des malentendus.